

## XYZ. La revue de la nouvelle

Adèle

Diane-Monique Daviau



Numéro 100, hiver 2009

Cent

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2663ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Daviau, D.-M. (2009). Adèle. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (100), 31–37.

# Adèle

Diane-Monique Daviau

L'amour fait changer de maison.

PASCAL QUIGNARD

LE SOIR tombe, la neige aussi, et Samuel pense à Noël, la main tendue sous le robinet de la baignoire, tentant d'ajuster la température de l'eau pour qu'elle ne soit ni trop froide ni trop chaude pour Adèle.

C'est l'heure du bain, moment joyeux, dernière occasion pour Adèle de s'amuser avant le dodo. Adèle adore s'ébrouer dans l'eau qui fait des bulles, sent la fraise et permet aux petits jouets en caoutchouc de flotter, canard jaune citron, bateau marine et rouge, cubes et balles de toutes les couleurs, cyans lumineux, roses acidulés, orangés très vifs, verts fluo.

Adèle, deux ans et des poussières d'étoiles, fréquente la garderie depuis quelques mois, et tout s'accélère depuis. La semaine dernière, elle a appris les mots *potiron*, *fastidieux*, *béchamel*, *strapontin* et *mangouste*, tous issus d'une même histoire se déroulant en Afrique, ou en Asie, il ne sait déjà plus très bien ; à la garderie, on enchaîne les contes et les chansons à un rythme difficile à suivre, du moins pour lui, car Adèle, elle, arrive à se souvenir de tous les titres, retient tous les airs et toutes les paroles des chansons et comptines, les noms de tous les personnages des histoires et plein de mots dont lui-même, parfois, ignore la signification. Adèle aime les mots et sa mémoire les conserve très fidèlement.

Avant-hier, pendant qu'il lui shampouinait les cheveux, elle s'est exclamée : « Un œil, deux yeux, un cheval, deux chevaux, un corail, des coraux, un ciel, des cieux, un journal, deux journaux », puis elle a enchaîné, d'une seule traite, « tête, épaules, genoux, orteils, yeux, nez, bouche, oreilles », touchant chaque partie du corps qu'elle nommait. Samuel est resté béat d'admiration devant l'enfant qui parlait à peine six mois plus tôt. Désormais, elle connaît par cœur des dizaines 31

de chansons, elle a entendu des centaines d'histoires déjà, et déjà elle a ses préférées dont elle ne démord pas.

Il l'assoit dans la baignoire et aussitôt elle tape des mains dans l'eau, souffle sur la mousse, glousse, attrape des bulles, fait voler l'eau, éclabousse son père et rit comme une polissonne, bat des pieds, brasse la horde de jouets qui virevoltent, attrape le canard et dit « le canard, il fait coin-coin », cherche avec frénésie Yolande la grenouille, la trouve et, ravie, demande « qu'est-ce qu'elle fait, la grenouille ? » et pendant que Samuel tente de se remémorer ce qu'elle fait, bon sang, la grenouille, l'enfant lance « la grenouille, elle fait crrrôa-crrrôa, papa ». Ah oui ? Ne faisait-elle pas « rrrribit ! rrrribit ! » autrefois ? Mais après une mince seconde de doute devant l'affirmation d'Adèle, c'est par rapport à ses propres connaissances que Samuel devient dubitatif. Adèle n'a-t-elle pas toujours raison quand elle fait montre d'un savoir, n'a-t-elle pas toujours le mot juste — pas de mot du tout ou alors le mot exact — lorsqu'elle désigne un objet ? Tandis que lui utilise parfois des termes obsolètes, des anglicismes, des raccourcis imprécis. Il la reprend, ces jours-ci, lorsqu'elle demande « C'est quoi, ça ? » il lui fait répéter la question : « Adèle, on dit "Qu'est-ce que c'est ?" pas "C'est quoi, ça ?" Pose la question correctement, mon amour. » Et Adèle répète « Qu'est-ce que c'est ? » ajoutant même « papa » à la fin de sa question. Adèle est un cadeau du ciel, une enfant facile, un objet de fierté et une constante leçon d'humilité. Ce matin, par exemple, au petit-déjeuner : « C'est quoi, ça ? demande Adèle. — Adèle, on dit "Qu'est-ce que c'est ?" pas "C'est quoi, ça ?" Pose la question correctement, mon amour. — Qu'est-ce que c'est, papa ? — Ça ? Mais c'est une pomme, Adèle ! — Non, pas ça ! Ça ! — Ça ? Mais c'est... une queue de pomme, Adèle, une *queue*. Tu le dis ? Une queue. — Non ! Pas queue ! — Mais oui, Adèle, même si c'est pas un chien, c'est une queue. — Non. Ah non. Non non. — Mais oui, Adèle, c'est la queue de la pomme. — Non, papa », a-t-elle répété en secouant la tête avec conviction avant de s'emparer de la pomme pour la glisser dans son tout petit sac à dos. Et ce soir, lorsqu'il l'a

récupérée à la garderie, Adèle, exhibant la pomme du petit-déjeuner, a simplement lancé : « Pédoncule ! Papa ? Pédoncule. » Le rouge lui est monté au front, quel idiot je suis, a-t-il pensé en baissant les yeux. « Mais oui, ma puce, tu as raison, c'est un pédoncule. Qui t'a appris ce beau mot ? — Suzanne. — Elle en sait, des choses, Suzanne ! T'as de la chance d'avoir une éducatrice comme Suzanne. » Et quelle chance j'ai que tu ne puisses pas encore raconter les détails de cette anecdote, mon cœur, a-t-il pensé aussi en enroulant l'écharpe autour du cou de sa fille, le jour approche où tu auras honte de ton père, ma fille, je le sais. Moi aussi, j'ai eu honte de mon père et je lui ai mis sous le nez les lacunes et les erreurs que je découvrais dans ses connaissances. La première fois, j'avais tout juste sept ans. Je faisais mes devoirs, j'avais du mal avec une addition ; mon père tentait de m'expliquer encore une fois pourquoi le résultat était inexact ; j'en ai eu ras le bol, j'ai fermé mon cahier en criant « J'en ai marre, je comprends rien ! » ; mon père a rouvert mon cahier en disant calmement « Cent fois sur le métier remettez votre ouvrage ». J'ai fait volte-face et lancé : « Tu te trompes ! — Comment ça, je me trompe ? C'est un proverbe que tu devras retenir, fiston, parce que c'est vrai que ce que... — C'est pas vrai, c'est pas ça, tu te trompes, c'est pas un proverbe, ça vient d'un poème et c'est *Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage*, papa ! Pas cent fois ! T'exagères toujours ! Vingt fois, c'est bien assez ! » Sur quoi je repris mon cahier, le fourrai dans mon cartable, marchai vers ma chambre la tête bien haute, claquai la porte et me jetai sur mon lit, le cœur battant, certain que mon père allait venir me donner une taloche bien méritée. Mais mon père est plutôt sorti prendre l'air et nous n'avons jamais reparlé de cet incident. J'avais eu la chance inouïe d'apprendre l'après-midi même de la bouche de mon institutrice que *Ce qui se conçoit bien s'énonce clairement, et les mots pour le dire arrivent aisément*, que c'était le grand Nicolas Boileau qui avait affirmé ça et qu'il avait écrit aussi un « poème » dans lequel il disait qu'il ne fallait jamais perdre courage et *Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage*. Mon père était 33

vraiment mal tombé, pensa Samuel, c'était encore tout frais dans sa mémoire. Des décennies plus tard, la phrase résonne encore dans la tête de Samuel chaque fois qu'il entend le chiffre 100. Le nombre de la première vraie douleur.

L'eau a refroidi et Adèle frissonne soudain. Il est temps de sortir l'enfant de la baignoire, de l'emmitoufler dans un drap de bain, de la frictionner, de l'enduire de crème hydratante, de lui sécher les cheveux, c'est l'heure du pyjama et de l'histoire, lue bien calés tous les deux dans l'irremplaçable fauteuil poire à billes Zéphyr dans lequel Adèle adore embarquer pour le pays des rêves.

Samuel, sa fille à dada sur son dos, enjambe le château d'Adèle et marche sur quelque chose qui fait « crac ». Un coup d'œil discret, pour que l'enfant ne sache pas ce qui vient de se passer : une mini mini minuscule couronne dorée a été réduite en miettes sous le soulier du géant qui les fait disparaître sous le lit d'un coup de pied qu'il espère tout à fait naturel.

Adèle est un bonheur de tous les jours, un immense bonheur, et un entraînement quotidien à l'humilité. Gaëlle et Samuel ont beau n'avoir fait entrer dans la maison, depuis la naissance de leur fille, que des jouets beaux, doux, éducatifs ou symboliques, des livres aux illustrations soignées, des disques et des DVD de qualité, Adèle, depuis qu'elle va à la garderie, depuis qu'elle fréquente d'autres enfants, répète et fait des choses apprises ailleurs, découvre, reçoit en cadeau, apprécie et réclame des objets devant lesquels Samuel et Gaëlle finissent par baisser les bras, vaincus, déjà, dans leur désir et leur conviction de pouvoir faire naître chez leur enfant un intérêt pour les *belles* choses.

Les jouets en bois, les jolies peluches n'ont plus la faveur d'Adèle depuis que, pour ses deux ans, elle a reçu de ses amis un magnifique château de princesse en plastique moulé rose bonbon et vert lime orné de pastilles multicolores qui clignotent et font entendre des sons de trompettes lorsque le carrosse de la famille royale pénètre dans la cour du château. Mais ce n'est pas tout, loin de là, il y a aussi le coffre à bijoux,

34 également en plastique et dans les tons de fuchsia, de limette

et de citron, avec des incrustations de fragments de boules de Noël et de petits éclats de miroir parsemés ici et là, il y a les colliers et les bracelets de princesse, multicolores, les bagues de princesse, les barrettes de princesse, mais il y a aussi, et surtout, les poupées Barbie, ah ! quel supplice, les poupées Barbie, quel choc quotidien, quel affront et quelle leçon d'humilité !

Heureusement, Adèle aime aussi les livres, elle les aime vraiment beaucoup, elle les manipule comme des objets précieux, en prend grand soin, car elle adore qu'on lui raconte des histoires, elle écoute toujours très attentivement, depuis longtemps déjà, depuis bébé, dès qu'on ouvre devant elle un livre et qu'on se met à lire à voix haute, elle sourit, son regard devient contemplatif, parfois même elle ferme les yeux, comme si elle se perdait dans ses pensées, dans son monde intérieur. Parfois, au beau milieu d'une phrase, elle interrompt Samuel, lui touche les lèvres du bout des doigts et dit « encore, papa, encore », et Samuel doit relire la phrase depuis le début. Adèle s'attarde à un mot, le répète, on dirait qu'elle le fait jouer sur sa langue, en goûte les saveurs nouvelles. C'est fascinant, ce petit cerveau qui se développe — à la vitesse grand V.

Dans le merveilleux fauteuil poire, Adèle se blottit contre son père. Le livre est ouvert à la page où ils se sont arrêtés hier. Samuel relit les dernières phrases du dernier paragraphe lu la veille, et il enchaîne. C'est une jolie histoire avec une vieille dame, un voisin excentrique, un jeune orphelin, quelques enfants turbulents. Hier, quand Samuel a refermé le livre, l'orphelin passait derrière la maison du voisin assis dans son jardin, un livre sur les genoux, il lui envoyait la main et lançait : « Bonjour, monsieur Leroy ! Belle journée, n'est-ce pas ? Je vais cueillir des framboises dans le petit bois... Je vous en rapporterai ! Bonne lecture et à plus tard ! »

Le jeune garçon, ce soir, se promène dans le boisé, croise des tamias au pelage roux rayé, s'arrête pour admirer de superbes oiseaux et écouter leurs chants époustouflants, repère une talle de framboises, les cueille toutes, une à une, pendant qu'Adèle commence à cligner des yeux, puis, tout 35

heureux de ce bon départ, il poursuit son chemin en sifflotant, trouve une pièce de monnaie et fait un vœu, observe longuement une colonie de fourmis — Adèle, qui ne veut rien rater de l'histoire, lutte contre le sommeil —, aperçoit un chevreuil au loin, retient son souffle, le suit des yeux lorsqu'il détale soudain, se remet en route en contemplant sa récolte de framboises qu'il aurait bien envie de manger, bute contre une énorme branche tombée d'un vieil érable tout rabougri et dégingole jusqu'au bas d'une pente que personne n'a vue venir, ni lui, ni Samuel, ni Adèle qui se redresse d'un coup.

Samuel se mord les lèvres. Il a manqué de vigilance comme un débutant. Il aurait dû s'arrêter après la description des fourmis ou, au pire, à celle de l'apparition du chevreuil. Maintenant, il n'a plus d'autre possibilité que d'essayer de tempérer la réaction d'Adèle face au drame qui vient de se produire : la malencontreuse chute d'Arthur a laissé l'orphelin couvert d'égratignures, de contusions, d'éraflures, le sang tache ses vêtements de coton écru, une entorse l'entrave dans ses tentatives de remonter la pente vers le sentier où il a perdu pied et la douce Adèle est atterrée, elle plisse les yeux, son menton tremblote, elle enfouit son visage dans ses mains et éclate en sanglots.

Samuel essaie de calmer la petite, la serre contre lui, lui caresse la tête, tente de dédramatiser la situation : « Arthur est grand, il est courageux, il va remonter la pente, tu vas voir, Adèle, demain — Papa, c'est où tomber ? »

Samuel se lève, pose sa fille par terre, lance le livre sur le fauteuil.

« Allez, viens, ma puce, il faut faire dodo, papa va te tenir la main et chanter la chanson douce, hein, Adèle ? *Une chanson douce que me chantait ma maman*, tu l'aimes beaucoup, cette chanson-là, hein, ma puce ? »

Mais Adèle se précipite plutôt sur le livre, le secoue, demande à nouveau : « Papa, c'est où tomber ? — Qu'est-ce que tu veux dire ? — C'est où le prince tomber ? — Le prince ? Quel prince ? Y a pas de prince dans cette histoire-là, Adèle. — Ouiiiiiiiiiii ! Arthur ! C'est où Arthur tomber ?

— Mais Arthur, c'est pas un prince, c'est un petit orphelin. » Adèle sanglote et tape le livre. « C'est où tomber, c'est où tomber ? — Tu veux savoir où il est tombé, Arthur ? C'est ça ? Dans un petit bois, ma puce... — C'est où, papa ? » Adèle tapoche le livre, l'ouvre, tourne les pages. « Arthur est tombé dans la forêt, ma chouette, pendant qu'il se promenait. — Non, c'est où, c'est où ? Là ! » Adèle désigne le livre.

Samuel s'en veut d'avoir raté la sortie, ce soir. La journée a été bien remplie et Gaëlle va bientôt rentrer, elle sera fatiguée, elle aussi, et il y a encore une montagne de lessive qui attend. Mais Adèle trépigne, maintenant, elle fait un geste étrange avec ses poings fermés qu'elle agite en les frottant rapidement l'un contre l'autre, tout son corps tressaille, elle est en colère ? elle est frustrée ? Elle est au bord de la crise de nerfs, en tout cas.

Samuel regarde l'enfant qui trépigne encore et s'acharne sur le livre. « C'est pas facile, hein, de se faire comprendre ? Tu veux savoir où il est tombé, ton bel Arthur... Pourquoi tu tapes le livre ? — Livre à Adèle ! Où on l'a lire, tomber ? — Où on l'a lu ? Dans le livre ? Tu veux savoir où ça se trouve dans le livre, c'est ça ? — Oui ! — Ah, dans le livre... Mais oui... Dans le livre... » Samuel tourne les pages. « Attends un peu... Mais pourquoi tu veux savoir ça ? Attends, où est-ce qu'on s'est arrêtés, déjà ? Ici ! Regarde, Adèle, c'est ici, mais y a même pas d'image, c'est ici, à la page 100... — Pas sang, non ! Pas sang, pas bobo, le prince, pas tomber ! »

Adèle, des deux mains, s'agrippe à la page 100 et tire de toutes ses forces, l'arrache, la froisse en frottant ses deux poings l'un contre l'autre, court la jeter dans la cuvette des toilettes, actionne la chasse d'eau et revient en soupirant. « Pas tomber, Arthur ! À Adèle, le prince ! »

Elle tend les bras : « Adèle dodo. »

Samuel baisse les bras.

Le temps a passé très vite. La soirée s'achève et, dans quelques jours, c'est déjà le troisième Noël d'Adèle. Il va lui acheter demain des robes de princesse pour ses poupées Barbie.